



Manuel d'art de vivre... en prison

REPORTAGE • Ancien détenu, Larry Levine s'est imaginé un plan de carrière tout à fait particulier. A Los Angeles, il vend ses conseils de «savoir-vivre» aux futurs prisonniers.



Larry Levine soigne son apparence de dur à cuire. FRANÇOIS GAILLAND

KATJA SCHAER

Larry n'enlève jamais ses lunettes noires. Ce serait infirmer le personnage et l'empire s'écroulerait. L'histoire de Larry ne peut avoir lieu qu'en Amérique et peut-être même seulement à Los Angeles. C'est là qu'il est né, en 1961, enfant d'une «famille moyenne de la classe moyenne», comme il dit. Papa est représentant, maman est femme au foyer et Larry est mauvais élève. Élémentaire l'école. Mais ça lui suffit pour s'inscrire dans l'armée américaine.

Un passage militaire dont il parle d'ailleurs souvent, toujours pour dire qu'il n'aimait pas ce qu'il y a vu. Sans jamais dire à quoi il se réfère exactement. «Je n'étais pas d'accord avec les pratiques du gouvernement. D'un point de vue moral, ça me dérangeait.» Mais si les pratiques de l'armée lui déplaisent, elles lui donnent assez de crédibilité pour le métier qu'il se choisit: détective privé. Et c'est là que Larry bascule. Parce que le détective se frotte aux milieux du crime organisé.

Rien de grave il assure. Simple-ment, quand ses clients lui parlent des braquages, des trafics qu'ils comptent mettre sur pied, Larry leur donne deux trois conseils, histoire de maximiser leurs chances de gain. Par pure amitié pour les Italo-Américains, il répète, sentimental. Un poil de nostalgie mafieuse, peut-être.

Il en prend pour dix ans

Et puis, parce qu'il a cette capacité à projeter les choses, à réfléchir aux différentes dimensions d'un acte. Un don d'analyse dont il se flatte toujours d'ailleurs. Trafic de drogue, faux billets, quelques armes, tout se monnaie. Et Larry en prend pour dix ans. Dix années passées dans onze prisons fédérales, de haute à basse sécurité, et qu'il présente aujourd'hui comme un palmarès. Parce que, quoi qu'il apprenne, Larry sait le revendre.

Comme la baronne!

L'homme est une armoire. Large, lourd, carré. Le crâne rasé, une petite barbe taillée en pointe sur son double menton et des lunettes sombres, toujours. «Parce qu'elles me donnent l'air d'un trou du cul, d'un dur à cuire. C'est ça qu'ils veulent, les clients.» Le produit de Larry est à la fois simple et génial. Ce que d'autres

condamnés, à leur sortie de prison, tentent de dissimuler, Larry en fait sa carte de visite, son plan d'affaires et sa campagne de publicité. Dix ans de taule, c'est sa garantie de qualité. Parce que l'ex-prisonnier en costume sombre vend ce qu'il sait faire: survivre en prison.

Le produit de Larry est simple et génial

Larry s'est fait spécialiste de l'étiquette carcérale, l'équivalent d'une baronne de Rothschild et de ses guides de savoir-vivre, version prisons fédérales américaines. Ses coordonnées, sur papier à en-tête, sont envoyées à des dizaines d'avocats. Mais sa clientèle, elle, est choisie. Les petites frappes, les gangsters ratés ne l'intéressent pas. Larry vise la bourgeoisie carcérale, une clientèle qui peut s'offrir ses services, facturés jusqu'à un millier de dollars de l'heure. D'ailleurs, avec le nom de son entreprise déjà, il cible sa clientèle: Wall Street Prison Consultants'. Larry traite avec les cols blancs, les volteurs de comptes bancaires, les spécialistes de la fraude, les experts du délit d'initié et d'aide à

l'évasion fiscale. Les Madoffs et les Birkenfelds. La classe aisée du dehors qui, une fois dedans, se retrouve en bas de l'échelle sociale. Ceux qui, habitués aux plats fins et aux grands crus, peinent à goûter les plateaux-repas des pénitenciers. Ceux qui tardent à comprendre les plaisanteries de membres des gangs et des meurtriers.

Un enjeu colossal

Comme les cours de la baronne Nadine, les conseils de Larry servent à éviter les faux pas, à ménager les susceptibilités et à perfectionner subtilement les petites interactions sociales. Mais là où la précieuse Nadine choisit ses verres de cristal, Larry peaufine ses fourchettes en plastique. «Ne changez pas de chaîne lorsque plusieurs personnes regardent la télévision. Ne vous asseyez pas sur le lit d'un détenu sans sa permission», il décline. Les leçons sont élémentaires, mais l'enjeu est colossal. Un regard de travers et vous risquez le coup de canif, la bastonnade sous la douche.

Larry maîtrise aussi la hiérarchie carcérale, organisée aussi précisément qu'un système de castes. «Les pédophiles, les amateurs de pornographie infantile sont tout en bas. Personne ne leur témoigne aucun respect.

Puis viennent les immigrés clandestins, qui n'ont aucune ressource et pas d'aide à l'extérieur. Les meurtriers, eux, sont tout en haut. Personne ne les emmerde. On va pas énerver quelqu'un qui a pris une peine à vie et qui n'a plus rien à perdre.» Les petits cols blancs propres, eux, sont juste en dessous des clandestins. Sauf qu'ils ont l'avantage d'être invisibles. Et, s'ils s'appliquent pendant les cours de Larry, ils ont une chance de le rester. L'étiquette des taulards est un art qui exige doigté et bon sens. «Restez toujours avec votre race. N'allez pas prendre parti pour les Noirs ou les Hispaniques si vous êtes Blanc. Ça va vous revenir en pleine gueule.»

La prison américaine est un monde à part, avec ses habitants, son organisation sociale, son code de conduite. Et son langage aussi. Raison pour laquelle Larry, minutieux, prépare une encyclopédie des termes carcéraux. Abréviations, argot, surnoms, le dictionnaire de Larry permettra aux condamnés de comprendre le vocabulaire indispensable avant même d'être incarcérés. Avec une précision de guide touristique. I

<http://www.wallstreetprisonconsultants.com>

ENQUÊTE

La parole aux tueurs en série

JACQUES STERCHI

Stéphane Bourgoïn s'est taillé une réputation mondiale comme spécialiste des «serial killers», ces tueurs en série qui défraient la chronique, principalement aux Etats-Unis. Le Français fait paraître une nouvelle édition augmentée de son enquête internationale sur ces hommes et ces femmes qui ont laissé derrière eux, pour certains, des dizaines de victimes plus ou moins atrocement mutilées.

L'avantage de l'enquête de Bourgoïn, c'est qu'il se rend lui-même dans les prisons pour s'entretenir avec les tueurs en série. La parole est à eux. Parfois étrangement fragile, tenant à corriger un détail. Mais souvent sans grands remords. On croise ainsi des cannibales, un pédophile, des psychotiques, vampires authentiques, quelques femmes criminelles, des tueurs d'enfants, des nécrophiles... ou encore un ahurissant chasseur de têtes, qu'il découpait tels des fétiches. Certains de ces tueurs ont inspiré des personnages du «Silence des agneaux» ou d'«Hannibal Lecter» de Thomas Harris.

En fin de volume, Bourgoïn a dressé la liste de tous les cas auxquels il s'est confronté. Des notices «biographiques» et le modus operandi de chaque criminel qui forment une étrange litanie morbide qui vaut le détour. Tout comme une note en annexe où l'auteur aborde l'aspect «merchandising» du phénomène des tueurs en série: le marché qui s'organise autour des œuvres de certains serial killers, convertis à la peinture en prison...

Mais Stéphane Bourgoïn s'est également intéressé à ceux qui traquent ces tueurs en série. Et principalement les agents spéciaux du FBI qui utilisent une approche psychologique et des bases de données informatiques pour résoudre des enquêtes. C'est comme dans les séries TV. Sauf qu'ici les cadavres violés, mutilés, dépecés sont bien réels. Et que ces pratiques criminelles interrogent toujours sur les pulsions de mort dans leur expression la plus crue. I

> Stéphane Bourgoïn, «Serial killers, Enquête mondiale sur les tueurs en série», Ed. Grasset, 376 pp.

ARCHITECTURE

DU LAC À L'ASSIETTE

REVUES Le magazine de design et architecture «Idea» s'est intéressé à un bâtiment plutôt rare: un atelier de pêche, à Cortaillod. Forcément situé en partie sur le lac pour permettre l'accès des barques de pêche, le petit bâtiment articule tous les espaces nécessaires pour la préparation du poisson jusqu'à la vente directe. Une réalisation du team neuchâtelois ipas architectes. A noter encore un dossier sur les piscines privées dans ce même numéro. Quant à la revue «Edifice Magazine», elle présente de nombreuses réalisations immobilières romandes, dont la remarquable Coop de Château-d'Œx. JS

Larry se fout de l'Amérique

Larry le consultant des cols blancs aux doigts noircis, l'expert de l'étiquette carcérale, se fout de l'Amérique. Et cette dernière, candide, en redemande. Les grands médias, de CNN à Fox News, le cajolent pour une interview. Alors, gouguenard et les mains gantées de latex, Larry explique aux téléspectateurs américains fascinés les complications d'une fouille corporelle. Capitaliste convaincu, il facture plein pot les petits émois télévisuels qu'il suscite.

D'autant que l'homme est photogénique. Et il aime les caméras autant qu'elles le flattent. Roulant les épaules,

rasé de près, il joue au dur, à celui qui a tout vu. Il montre qu'on ne lui fait plus. Son business tient à son image. Et la fascination du public pour cet ancien taulard est telle que des chaînes de télévision ont voulu faire de Larry une série télévisée. Avant de se raviser, faute de sponsors intéressés à faire du gros Larry, ancien trafiquant et criminel, une part de leur image de marque et une association avec leurs produits. Curieuse, elle l'est, l'Amérique, mais bien-pensante aussi.

Quelquefois, Larry hésite. Parce qu'il y a l'autre aussi. Celui de la vraie

vie. Celui qui est grand-père, roule dans une vieille Toyota et s'emmerde les dimanches. Le Larry «moyen d'une vie moyenne» qui risque à tout moment de ternir l'expert de la taule, la star des plateaux télé de Los Angeles. Et il n'est jamais loin. Il est sur les manches du costard, déjà brillantes d'usure. Il est dans l'ourlet d'un costume deux pièces au pantalon trop court. Il est derrière les contradictions des discours péremptaires et de l'étalage d'un succès vraisemblablement éphémère.

«En quatre ans, depuis ma sortie de prison, je me suis construit un empire»,

répète Larry. Tandis que l'autre, caché tout à l'intérieur, pouffe, parce qu'il sait le vide, la solitude aussi. L'autre, c'est celui qui n'est pas dupe. Celui qui menace l'empire, justement. Et qui a compris que la seule chance de Larry de se mélanger aux riches est dans les couloirs d'une prison. Mais c'est peut-être parce que Larry le sent si proche, l'autre, qu'il défend si fort le personnage. Parce que Larry, l'armoire à glace, le spécialiste de la taule, veut lui-même y croire, à celui qui maîtrise tout, les poches pleines de fric. Et qui, jamais, n'enlève ses lunettes noires. KS

Retrouvez *Le Courrier*
sur internet
www.lecourrier.ch